

héritage à nos fils, ainsi que la conscience de leur droit et je le jure ! le sommeil de ceux qui voudront nous opprimer ne pourra être tranquille !

"Je, vous le répète, Italiens, ne déposez point les armes. Serrez-vous plus que jamais autour de vos chefs et conservez la discipline la plus sévère.

"Citoyens, qu'il n'y ait point un seul homme qui ne verse son obole pour la souscription nationale. Qu'il n'y en ait point un seul qui ne prépare une arme pour obtenir, peut-être demain, par la force ce que nous essayons en vain maintenant d'obtenir par la justice.

Gênes, le 23 novembre 1850.

"G. GARIBALDI."

CORRESPONDANCES.

Monsieur le rédacteur,

Reposant pleine confiance dans votre impartialité, j'ose vous adresser avec l'espoir que vous voudrez bien leur donner insertion, les quelques lignes suivantes en réfutation aux calomnies débitées contre moi et les agents de police Badger et Jobin, dans une correspondance publiée dans votre dernier numéro et signée "Un Citoyen."

Voici les faits tels que je pourrais les faire confirmer par les affidavits de cinq ou six de mes voisins.

Sur les six heures et demie du matin dimanche dernier, deux individus, dans un état complet d'ivresse, ayant nom l'un, William Donaghue et l'autre Chayer, ce dernier, de la Pointe-Lévi, m'a-t-on dit, se sont rendus à la maison située à l'encoignure des rues Sutherland et Saint-Olivier, faubourg St-Jean, et occupée par un respectable citoyen du nom de Girard. Après avoir vainement tenté d'enfoncer à coup de pieds la porte de la maison, ces deux individus ramassèrent des glaçons avec lesquels ils brisèrent quelques carreaux des fenêtres des mansardes. Fiers, sans doute, de ces premiers exploits, il descendirent ensuite jusqu'à la maison suivante occupée par Mme Débigaré. Après avoir enfoncé une fenêtre, ils pénétrèrent dans la maison et le nommé William Donaghue, tenant un poignard à la main, saisit à la gorge un pauvre vieillard et le sortit brusquement de la maison sous ses vêtements de nuit. Le pauvre vieillard tomba en sortant de la maison sous le corps de celui qui le tenait à la gorge, et c'est dans cette chute que Donaghue se fit une assez grave blessure au front avec le poignard qu'il tenait toujours dans sa main.

Éveillée par les cris "d'Au meurtre!" je saute de mon lit, j'enfourche un pantalon et je m'élançais vers le lieu d'où venait les cris. J'étais encore à quelques pas de l'endroit où avait lieu l'affaire, lorsque

j'aperçus deux ou trois de mes voisins qui avaient été plus prompts que moi à voler au secours de l'infortuné vieillard, se préparant à rosser d'importance les deux individus qui avaient déjà fait les "nobles exploits" que je viens de mentionner. Je commande de ne pas frapper et je fais prisonniers les nommés Donaghue et Chayer que mes voisins m'aident à trainer jusqu'à la station de police du faubourg St-Jean. Sur la route Donaghue ne cessa de m'adresser les injures les plus grossières, mais je n'y fis nulle attention. Rendu à la station et le voyant dans un état complet d'ivresse j'ordonne à l'agent de police Badger d'ôter à Donaghue l'argent qu'il avait sur lui, pour le lui rendre lorsqu'il aurait complètement recouvré sa raison. Donaghue se refusant de toutes ses forces à ce qu'on vint à le fouiller, j'ordonnai aux agents de police Badger et Jobin de le conduire avec son compagnon Chayer à la station de police de la Haute-Ville.

Voilà les faits dans toute leur vérité.

Je passe sous silence certaines paroles échappées à Donaghue, à part les grossières injures qu'il m'a adressées, qui seraient loin de lui attirer du mérite.

Je jure maintenant sur mon honneur, que je n'ai nullement frappé Donaghue, et suis prêt à le faire prouver, si ce dernier l'exige, par ceux de mes voisins qui m'aident à le trainer avec son compagnon Chayer jusqu'à la station de police du faubourg St-Jean.

Les agents de police Badger et Jobin sont aussi prêts à établir par affidavits, qu'ils n'ont nullement frappé ni Donaghue, ni Chayer, lorsqu'ils les conduisirent à la station de police de la Haute-Ville.

Avec considération

M. le Rédacteur, votre etc

Daniel Rosa,

Sergent de police.

Québec, 16 décembre 1850.

Monsieur le rédacteur,

Je vous prie de m'accorder un petit espace dans votre intéressante feuille, pour répondre à un impertinent qui, sous le nom de "Piscator," m'attaque sans cause dans les colonnes du "Canadien" de vendredi dernier.

Vous connaissez déjà l'écrit intitulé Le Sorcier d'Anticosti, puisque vous en avez publié une critique, signée "Jos. Gamache." Mais vous ignorez peut-être que l'auteur de la fameuse biographie du héros d'Anticosti, furieux de se voir traité de plagiaire et ne sachant contre qui décharger sa bile, n'a cru pouvoir mieux faire que de m'attribuer la paternité de la correspondance signée "Jos. Gamache," et de me lancer une poignée d'injures probablement pour se venger de certaine déconvenue qui lui est arrivée à mon occasion ! C'est précisément à ces injures que je veux répondre une fois pour tou-

tes ; car, je n'ai pas l'habitude de me quereller dans les journaux, et je ne voudrais pas commencer aujourd'hui, surtout avec un adversaire de la taille de M. "Piscator."

Maintenant, monsieur le rédacteur, permettez-moi de m'adresser directement à monsieur "Piscator" car je ne voudrais pas vous imposer le fardeau d'intervenir dans une querelle de ce genre.

Monsieur "Piscator", vous êtes un insolent d'avoir substitué mes initiales au nom de "Jos. Gamache," de m'avoir attribué sans l'ombre d'une preuve, l'écrit auquel je n'ai pris aucune part et d'avoir choisi cette occasion de m'insulter publiquement. On reconnaît là le jeune homme étourdi et mal élevé, qui ne peut pardonner à un autre de le voir supplanter dans ses prétentions, qui voudrait briller aux dépens de tout le genre humain, si c'était possible et qui veut traiter tout le monde du haut des échasses dont il se sert pour paraître plus grand, que le reste des mortels ! Mais le bon "Lafontaine" l'a dit :

Un petit bout d'oreille échappé par
[malheur,

Découvrit le fourbe et l'erreur :

Car vous avez beau prendre le ton de l'homme important, employer le "nous," sonore qui convient si bien aux hommes constitués en dignité, les balourdises que vous débitez démontrent assez qui vous êtes. Votre fatuité à écrire sur tous les sujets en glanant de tous côtés pour essayer à faire du neuf ; vos citations multipliées pour donner une preuve de votre mémoire ; votre signature même de "Piscator," que vous employez constamment et que vous avez cherché à faire connaître de tout le monde, en la faisant publier jusqu'à Rimouski : tout démontre que vous n'êtes qu'un pédant capable tout au plus de mettre vos amis et les poètes à contribution pour vous prêter ce dont votre cervelle manque absolument, c'est ainsi M. "Piscator" que vous réussissez à vous faire lire !

Je sais bien que vous brulez du désir que je donne votre nom au public, mais je ne veux pas vous rendre ce service : j'indiquerai cependant vos initiales pour vous prouver je ne me trompe pas de personnage, que je sais très-bien à qui je m'adresse. Vous êtes étudiant en droit et portez un grand nom assez lourd à porter bien trop lourd pour vos épaules ! En voici les majuscules : Ed. Le B. . . !!!

Adieu, monsieur "Piscator." Je sais bien que vous allez revenir à la charge ; mais n'attendez pas d'autres nouvelles de ma part.

Croyez-moi, M. le rédacteur,

Votre tout dévoué,

J. G. D'A. . . .

26 décembre 1850.